

JEAN-MARIE SCHAEFFER

PETITE ÉCOLOGIE
DES
ÉTUDES LITTÉRAIRES

POURQUOI ET COMMENT ÉTUDIER LA LITTÉRATURE ?

éditions
THIERRY MARCHAISSE

Extrait de la publication

**PETITE ÉCOLOGIE
DES
ÉTUDES LITTÉRAIRES**

POURQUOI ET COMMENT ÉTUDIER LA LITTÉRATURE ?

JEAN-MARIE SCHAEFFER

**PETITE ÉCOLOGIE
DES
ÉTUDES LITTÉRAIRES**

POURQUOI ET COMMENT ÉTUDIER LA LITTÉRATURE ?



éditions

THIERRY MARCHAISSE



© 2011 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

Diffusion : Harmonia Mundi

AVERTISSEMENT

Nous vivons à une époque qui aime les déplorations. Le sous-titre de ma réflexion semble indiquer que je me propose d'entonner le même air : une annonce mortuaire des études littéraires et de leur objet – la littérature – condamnés à périliter dans un monde qui, nous dit-on, devient de plus en plus hostile à la culture en général et à la littérature en particulier.

Cette plainte, à vrai dire, n'est pas propre à notre époque : elle fait partie des exercices obligés de nos Humanités depuis des lustres. Cependant, qu'elle soit une figure récurrente ne la disqualifie pas comme telle. Le vingtième siècle européen a connu au moins deux régimes politiques, le nazisme et le communisme, qui se sont traduits par une déréliction culturelle sidérante. Mais précisément, ces deux formes de régime totalitaire n'ont rien à voir avec les sociétés occidentales actuelles, et cela devrait nous rendre d'emblée méfiant lorsqu'on les accuse du même forfait. Peut-on réellement discerner dans nos sociétés les signes d'une telle déréliction ? Je ne le crois pas. Certes, les voies actuelles de la culture humaniste ne sont sans doute plus (seulement) celles de l'éducation classique. Mais d'autres formes ont vu le jour, et elles méritent qu'on leur accorde le même crédit, et la même indulgence, qu'aux anciennes, qu'elles n'excluent d'ailleurs pas.

En particulier, rien n'indique que l'avenir de la littérature soit menacé, même si la place *relative* qu'elle occupe dans la vie culturelle n'est sans doute plus la même qu'il y a quelques générations. Ceci est dû au fait que d'autres supports, comme le cinéma, assument désormais une partie de ses fonctions sociales antérieures. Mais, en chiffres absolus, il ne s'est sans doute jamais lu autant d'œuvres littéraires que de nos jours. Et rien n'indique que les lecteurs contemporains soient moins exigeants et sensibles que les lecteurs du passé.

Pourquoi alors ce constat d'une crise ? Mon hypothèse est que la supposée crise de la littérature cache une crise bien réelle, celle de notre représentation savante de « La Littérature » (on verra que ce terme fait d'ailleurs lui-même partie du nœud du problème). Bref, si crise il y a, c'est d'une crise des études littéraires qu'il s'agit. Triple crise en réalité, qui affecte à la fois la transmission des valeurs littéraires, l'étude cognitive des faits littéraires et la formation des étudiants en littérature. Il faudrait d'ailleurs plutôt dire qu'il s'agit d'un nouvel accès de crise, car les études littéraires ont la particularité étrange de présenter un profil historique cyclothymique, qui fait penser au syndrome maniaco-dépressif : des périodes d'exaltation cognitive irréfléchie y alternent avec des périodes de pessimisme sceptique tout aussi peu justifié. Cette oscillation permanente entre deux extrêmes nous empêche de prendre la mesure des progrès importants de la connaissance des faits littéraires, tout particulièrement depuis le début du XIX^e siècle. Et ces progrès ne relèvent pas uniquement d'une accumulation de nouveaux savoirs d'érudition (ce qui n'est déjà pas mal), mais aussi d'un approfondissement de notre connaissance. Nous comprenons ainsi mieux que nos prédécesseurs l'importance de la créativité verbale – et donc aussi celle de la littérature, qui est une des provinces de cette créativité – dans la vie des hommes et des sociétés.

Partant de ce double constat, et en adoptant un point de vue sans doute plus philosophique que littéraire, ce petit ouvrage se propose un double but : remonter aux racines du caractère historiquement récurrent de la crise des études littéraires, mais aussi montrer que le pessimisme cognitif auquel semble conduire cette situation n'est nullement justifié. Voilà évidemment deux entreprises qu'on ne saurait prétendre mener à bien en quelques pages, mais j'espère au moins convaincre le lecteur de l'importance réelle de leur enjeu. Il dépasse de loin la question du destin des études littéraires. Si l'on veut bien admettre, en effet, que ce qui s'appelle « littérature », chez nous et aujourd'hui, constitue, sous d'autres figures, une réalité importante de la vie de *tous* les hommes, de *toutes* les sociétés humaines, alors le destin des études littéraires importe grandement à l'ensemble du champ des sciences humaines et sociales ; et une meilleure compréhension des faits littéraires ne peut que contribuer à la connaissance de ce que nous sommes et de ce que nous pouvons être¹.

¹ Ce texte, issu d'une conférence donnée en 2005, a beaucoup évolué depuis, mais il garde les traces de son origine liée à une sollicitation extérieure. S'il est, je l'espère, moins défectueux qu'il ne l'était au départ, c'est d'abord grâce à Ioana Vultur, qui m'a amené à réévaluer les apports fondamentaux de l'herméneutique philosophique. Je dois aussi beaucoup à Esteban Buch et Nathalie Heinrich qui m'ont aidé à clarifier la distinction entre description et normativité, à Marielle Macé qui m'a ouvert les yeux sur le statut de la lecture comme expérience propre, à Philippe Roussin et Annick Louis avec qui j'ai discuté de ma vision des études littéraires, ainsi qu'à Thierry Marchaisse qui a relu le manuscrit en philosophe. Je crains, hélas, de devoir endosser seul la responsabilité pour les défauts et faiblesses qui subsistent.

1. CRISE DE LA LITTÉRATURE OU CRISE DES ÉTUDES LITTÉRAIRES ?

Que l'avenir de la littérature ne soit *pas* menacé actuellement, contrairement à ce que veut une légende tenace, est une hypothèse qui peut se prévaloir d'un constat banal : jamais dans l'histoire de l'humanité on n'a lu autant qu'aujourd'hui. La raison première en est que jamais il n'y a eu une aussi grande proportion de l'humanité sachant lire et écrire. Ceci vaut d'abord pour la France et l'Europe. Le fait qu'il subsiste quelques poches d'analphabétisme dans la société française et européenne, ou qu'elle connaisse quelques poussées localisées d'illettrisme, ne saurait faire oublier que le taux d'alphabétisation des générations actuelles est de loin supérieur à ce qu'il était à la fin du XIX^e siècle. Le constat vaut encore davantage au niveau mondial : depuis le milieu du XX^e siècle, le développement de l'accès à l'écrit a été exponentiel dans toutes les régions du monde.

L'expansion actuelle d'Internet s'inscrit dans cette progression. Elle en est à la fois un effet et une cause : un effet, parce que la maîtrise de l'outil d'information en ligne présuppose qu'on sache lire et écrire ; une cause, dans la mesure où l'accès technique à Internet est lui-même un catalyseur pour la maîtrise de la lecture et de l'écrit. Cette éminente vertu culturelle

d'une avancée au départ technologique (et même purement militaire) a beau aller à l'encontre des évidences technophobes, elle n'en est pas moins réelle. De là une première confusion qu'il convient d'éviter. Car si la lecture et l'écrit n'occupent plus la *même* place dans la vie culturelle qu'il y a quelques générations, ceci ne signifie pas qu'ils y occupent une place *moindre*. Ils se sont *déplacés* et ce déplacement est indissociable de ce qui, loin d'être un déclin de l'écrit, correspond à une montée en puissance.

Certes, les pratiques littéraires ont été concurrencées depuis le début du XX^e siècle par d'autres supports et d'autres formes artistiques. Ainsi de nos jours, c'est le cinéma qui constitue le support principal de la création fictionnelle. Mais cela ne signifie pas que le cinéma a réduit l'importance de la fiction littéraire. L'invention du cinéma a plutôt étendu le domaine de la création fictionnelle comme telle : globalement nous « consommons » beaucoup plus de fictions qu'on ne le faisait au XIX^e siècle. Le fait que la plupart de ces fictions soient d'ordre cinématographique ne signifie donc pas que la fiction littéraire ait diminué en importance, ni du point de vue quantitatif ni, bien entendu, du point de vue qualitatif. On peut faire une constatation du même type à propos de la poésie. On se plaint souvent d'une perte d'audience de celle-ci. Pourtant, à ma connaissance, aucune étude quantitative ne vient corroborer cette affirmation, et même tout laisse à penser le contraire. Du moins, si on veut bien accepter l'idée que la chanson, qui est une des formes les plus anciennes et les plus universelles de la poésie, et aussi, depuis l'invention de l'enregistrement audiophonique, sa forme la plus foisonnante, relève pleinement de la poésie, et donc de la littérature. Comme le notait Paul Zumthor, si nous acceptons parfois de reconnaître (du bout des lèvres, il est vrai) l'importance des traditions orales dans les « civilisations archaïques » et les « cultures marginales », il nous est en revanche « difficile de nous convaincre que notre

propre culture en est imprégnée¹ ». Et en disant cela, il pensait précisément aux chansons, tout en pointant la raison majeure de la méconnaissance dans laquelle elles sont tenues : notre « notion de littérature » comme pratique vouée « à la quête de sa propre identité » et posant « irrécusablement un “absolu littéraire”² ».

Cependant, ceux qui déplorent le déclin de la culture littéraire – et du même coup, parfois, le déclin de la culture tout court – ne nient pas forcément le fait d’une augmentation globale des pratiques de lecture et d’écriture. Ils soutiennent plutôt que ce développement « piloté » par la technologie et la « massification », loin de profiter à la littérature, la dessert. Les nouveaux lecteurs, selon cette vision, ne lisent pas la « vraie » littérature, mais des *ersatz*, qui ne sont qu’une des manifestations de l’inculture de masse qui caractériserait les sociétés contemporaines. Au lieu de lire Joyce ou Musil, ils lisent des best-sellers superficiels et stéréotypés ; au lieu de lire et d’apprendre par cœur les vers de Ronsard ou de Mallarmé, ils écoutent et apprennent par cœur les chansons que leur déversent la radio ou la télé.

Il est, hélas, incontestable que l’inculture guette toute société. Mais il faut une bonne dose de mauvaise foi pour soutenir que la forme de démocratie sociale et politique dans laquelle certains peuples ont la chance de vivre (dont nous, peuples européens, faisons partie) favorise l’inculture. Là encore, la comparaison avec l’expérience des régimes totalitaires, ou même « simplement » autoritaires, devrait nous inciter à la retenue. Il est vrai, en revanche, que la dynamique de démocratisation, qui caractérise nos sociétés depuis le XIX^e siècle, n’a cessé de reconfigurer les relations entre haute culture et culture vernaculaire. Au fil du temps, celles-ci sont même devenues si perméables l’une à l’autre, et ce dans les deux sens, que, lorsqu’on s’interroge sur

¹ Paul Zumthor, *Introduction à la poésie orale*, Paris, Seuil, 1983, p. 10

² *Ibid.*, p. 25